ont été éludées et suivies de procédés dédaigneux. Notre pays en a ressenti une profonde irritation, et aussitôt un cri de guerre a retenti d'un bout de la France à l'autre. Il ne nous reste plus qu'à confier nos destinées au sort des armes.

» Nous ne faisons pas la guerre à l'Allemagne, dont nous respectons l'indépendance. Nous faisons des vœux pour que les peuples qui composent la grande nationalité germanique disposent librement de leurs destinées.

» Quant à nous, nous réclamons l'établissement d'un état de choses qui garantisse notre sécurité et assure l'avenir. Nous voulons conquérir une paix durable, basée sur les vrais intérêts des peuples, et faire cesser cet état précaire où toutes les nations emploient leurs ressources à s'armer les unes contre les autres.

» Le glorieux drapeau que nous déployons encore une fois devant ceux qui nous provoquent est le même qui porta à travers l'Europe les idées civilisatrices de notre grande Révolution. Il représente les mêmes principes; il inspirera les mêmes dévouements.

» Français,

» Je vais me mettre à la tête de cette vaillante armée qu'anime l'amour du devoir et de la patrie. Elle sait ce qu'elle vaut, car elle a vu dans les quatre parties du monde la victoire s'attacher à ses pas.

» J'emmène mon fils avec moi, malgré son jeune âge. Il sait quels sont les devoirs que son nom lui impose, et il est fier de prendre sa part dans les dangers de ceux qui combattent pour la patrie.

» Dieu bénisse nos efforts! Un grand peuple qui défend une cause juste est invincible!

» NAPOLÉON. »

On sent déjà percer, à travers cette phraséologie creuse et sonore qui lui était particulière, les angoisses qui commençaient à étreindre ce sinistre personnage, en face du redoutable inconnu qui allait lui entr'ouvrir le gouffre de Sedan. Ces sombres préoccupations se reflètent encore plus vivement dans la proclamation qu'il adressa à son armée en arrivant à Metz, à cette armée vaillante qu'il menait à la honte et à la captivité :

« Soldats,

» Je viens me mettre à votre tête pour défendre l'honneur et le sol de la patrie.

» Vous allez combattre une des meilleures armées de l'Europe; mais d'autres, qui valaient autant qu'elle, n'ont pu résister à votre bravoure. Il en sera de même aujourd'hui.

» *La guerre qui commence sera longue et pénible, car elle aura pour théâtre des lieux hérissés d'obstacles et de forteresses;* mais rien n'est au-dessus des efforts persévérants des soldats d'Afrique, de Crimée, de Chine, d'Italie et du Mexique. Vous prouverez une fois de plus ce que peut une armée française animée du sentiment du devoir, maintenue par la discipline, enflammée par l'amour de la patrie.

» Quel que soit le chemin que nous prenions hors de nos frontières, nous y trouverons les traces glorieuses de nos pères. Nous nous montrerons dignes d'eux.

» La France entière vous suit de ses vœux ardents, et l'univers a les yeux sur vous. De nos succès dépend le sort de la liberté et de la civilisation.

» Soldats, que chacun fasse son devoir, et le Dieu des armées sera avec nous!

» NAPOLÉON. »

Cependant on s'impatientait, on s'inquiétait à Paris du retard que notre armée mettait à prendre l'offensive; on ignorait encore, hélas! la triste, la cruelle vérité : rien n'était prêt, tout manquait, la plus effroyable désorganisation régnait dans tous les services. Nous allons transcrire ici quelques dépêches dont la terrible éloquence sera l'éternelle condamnation des insensés qui nous ont ouvert d'un « cœur léger » une pareille série de désastres.

Intendant général à Blondeau, directeur administration guerre, Paris.

« Metz, 20 juillet 1870, 9 h. 50 m. matin.

» Il n'y a à Metz ni sucre, ni café, ni riz, ni eau-de-vie, ni sel, peu de lard et de biscuit. Envoyez d'urgence au moins un million de rations sur Thionville. »

Général Ducrot à Guerre, Paris.

« Strasbourg, 20 juillet 1870, 8 h. 30 m. soir.

» Demain il y aura à peine 50 hommes pour garder la place de Neuf-Brisach; et Fort-Mortier, Schlestadt, la Petite-Pierre et Lichtenberg sont également dégarnis. C'est la conséquence des ordres que nous exécutons. Il serait facile de trouver des ressources dans la garde nationale mobile et dans la garde nationale sédentaire; mais je ne me crois pas autorisé à le faire, puisque Votre Excellence ne m'a donné aucun pouvoir. Il paraît positif que les Prussiens sont déjà maîtres de tous les défilés de la forêt Noire. »

Général commandant 2e corps à Guerre, Paris.

« Saint-Avold, 21 juil. 1870, 8 h. 55 m. matin.

» Le Dépôt envoie énormes paquets de cartes inutiles pour le moment; *n'avons pas une carte de la frontière de France;* serait préférable d'envoyer en plus grand nombre ce qui serait utile et dont nous manquons complétement. »

La dépêche suivante mérite de passer à la postérité et de devenir légendaire :

Général Michel à Guerre, Paris.

« Belfort, 21 juillet 1870, 7 h. 30 m. matin.

» Suis arrivé à Belfort; pas trouvé ma brigade, pas trouvé général de division. Que dois-je faire? Sais pas où sont mes régiments. »

Il est bien entendu que nous n'incriminons nullement ici le général Michel, dont on connaît la brillante bravoure; c'est l'administration supérieure qui avait perdu la tête, et qui faisait voltiger les régiments d'un côté et les généraux de l'autre. On nous a cité un régiment désigné pour faire partie d'un des corps de l'armée, et qui n'est pas sorti de Corse pendant toute la campagne, tandis que l'infortuné commandant du corps demandait vainement partout des nouvelles de ce régiment introuvable.

Signalons encore quelques-unes de ces incroyables dépêches.

Général commandant 4e corps au major général, Paris.

« Thionville, 24 juil. 1870, 9 h. 12 m. matin.

» Le 4e corps n'a encore ni cantines, ni ambulances, ni voitures d'équipages pour les corps et les états-majors.

» Toul est complétement dégarni. »

Intendant 3e corps à Guerre, Paris.

« Metz, 24 juillet 1870, 7 h. soir.

» Le 3e corps quitte Metz demain. Je n'ai ni infirmiers, ni ouvriers d'administration, ni caissons d'ambulance, ni fours de campagne, ni trains, ni instruments de pesage, et, à la 4e division et à la division de cavalerie, je n'ai pas même un fonctionnaire. Je prie Votre Excellence de me tirer de l'embarras où je suis, le grand quartier général ne pouvant me venir en aide, bien qu'il y ait plus de dix fonctionnaires. »

Sous-Intendant à Guerre, 6e direction, bureau des subsistances, Paris.

« Mézières, 25 juil. 1870, 9 h. 20 m. matin.

» Il n'existe aujourd'hui dans les places de Mézières et de Sedan ni biscuit ni salaisons. »

Major général à Guerre, Paris.

« Metz, 27 juillet 1870, 1 h. 12 m. soir.

« Les détachements qui rejoignent l'armée continuent à arriver sans cartouches et sans campement. »

Bornons là ces citations désolantes. On se sent la rougeur monter au front et le cœur bondir d'indignation en face de tant d'imprévoyance et d'ineptie. Quel nom pourrait-on donner à ces hommes qui, quelques jours auparavant, affirmaient impudemment que nous étions prêts, mille fois prêts? Et où avaient donc passé les sommes énormes prélevées chaque année sur le budget pour l'entretien et l'amélioration de notre matériel de guerre...?

Toutes les forces militaires de l'Allemagne avaient été groupées en trois armées : la première, commandée par le vieux général Steinmetz; la seconde, par le prince Frédéric-Charles; la troisième, par le prince royal de Prusse. En outre, une quatrième armée, sous les ordres du duc de Mecklembourg-Schwerin, et comprenant quatre corps, avait pour mission de protéger les côtes, car on croyait alors que notre flotte, qui s'armait à Cherbourg, allait opérer dans la Baltique. Son inaction permit bientôt au duc de Mecklembourg de rejoindre la masse des forces qui avaient envahi la France.

Les hostilités s'ouvrirent du 26 au 28 juillet, près de Niederbronn, de Sarreguemines et de Volckingen, par trois escarmouches sans importance. Le 30 juillet, l'empereur se décida enfin à prendre l'offensive : Frossard reçut l'ordre de franchir la Sarre et de s'emparer de Sarrebruck dans la matinée du 2 août. Il n'y avait là qu'un bataillon d'infanterie prussienne, trois escadrons de cavalerie et quelques pièces d'artillerie. L'ennemi évacua la position à deux heures, après une assez vive résistance. De son aveu, il avait perdu 2 officiers et 70 soldats; de notre côté, nous avions eu 6 hommes tués, dont un officier, et 67 blessés. L'empereur et le prince impérial avaient assisté à l'engagement, sur les hauteurs qui dominent Sarrebruck, et cette circonstance nous a valu la ridicule mise en scène par laquelle Napoléon a cherché à transformer cette mince affaire en un épisode épique.

« Metz, 2 août 4 h. soir.

» Aujourd'hui 2 août, à onze heures du matin, les troupes françaises ont eu un sérieux engagement avec les troupes prussiennes.

» Notre armée a pris l'offensive, franchi la frontière et envahi le territoire de la Prusse.

» Malgré la force de la position ennemie, quelques-uns de nos bataillons ont suffi pour enlever les hauteurs qui dominent Sarrebruck, et notre artillerie n'a pas tardé à chasser l'ennemi de la ville.

» L'élan de nos troupes a été si grand que nos pertes ont été légères.

» L'engagement, commencé à onze heures, était terminé à une heure.

» L'empereur assistait aux opérations, et le prince impérial, qui l'accompagnait partout, a reçu, sur le premier champ de bataille de la campagne, le baptême du feu.

» Sa présence d'esprit, son sang-froid dans le danger ont été dignes du nom qu'il porte. L'empereur est rentré à Metz à quatre heures. »

En même temps que l'empereur faisait afficher partout cette proclamation véritablement burlesque, il adressait à l'impératrice une dépêche intime qui était aussitôt connue par l'*indiscrétion* d'un journal (le *Gaulois*) :

« Louis vient de recevoir le baptême du feu; il a été admirable de sang-froid, et n'a nullement été impressionné.

» Une division du général Frossard a pris les hauteurs qui dominent la rive gauche de Sarrebruck.

» Les Prussiens ont fait une courte résistance.

» Nous étions en première ligne, mais les balles et les boulets tombaient à nos pieds.

» Louis a conservé une balle qui est tombée tout auprès de lui.

» Il y a des soldats qui pleuraient en le voyant si calme.

» Nous n'avons eu qu'un officier tué et dix hommes blessés. »

Les Prussiens allaient mettre fin à ces grotesques fanfaronnades. En effet, nos généraux savaient déjà que l'ennemi marchait sur notre frontière dans plusieurs directions; c'était l'armée du prince royal, forte d'environ 150,000 hommes. Le 3 août au soir, la division Abel Douay, forte d'environ 9,000 hommes, arriva à Wissembourg; elle se trouvait là isolée en avant, dans l'impossibilité de recevoir du secours si elle était attaquée. Mac-Mahon avait commis cette faute dans l'intention de masquer ses propres mouvements, et, de plus, il ignorait que l'ennemi fût si proche. Le 4, au point du jour, le général Douay fit opérer une reconnaissance qu'on négligea de pousser assez loin, et nos soldats rentrèrent au camp sans avoir rien vu qui décelât la présence de l'ennemi. Ils l'auraient découvert s'ils avaient pris soin de fouiller les bois environnants. Ils préparaient la soupe lorsque le canon ennemi retentit brusquement sur les hauteurs de Schweigen. Nos troupes occupaient le Geisberg, contre lequel s'avançait le 5e corps du prince royal, tandis qu'un autre corps tournait cette position par la forêt de Weiler. De toutes parts des forces écrasantes allaient fondre sur la division française. Le général Douay ne perdit point son sang-froid, et il organisa rapidement son plan de bataille sous le feu même de l'ennemi. Il lança d'abord 1,500 turcos contre les Prussiens. Ces braves enfants de l'Afrique se ruèrent sur l'ennemi et s'emparèrent de plusieurs canons, qu'on ne put enlever faute d'attelages; mais ils durent bientôt se replier devant les renforts considérables envoyés à l'ennemi. En même temps, une fusillade épouvantable éclatait sur tout notre front de bataille. Les tirailleurs allemands, embusqués dans les vignes ou abrités derrière de petits monticules de terre, criblaient de balles nos soldats forcés de rester à découvert sur la route. Nous luttions dans la proportion effrayante de *un contre huit*, bien que l'armée allemande ne fût pas engagée tout entière. En ce moment, le général Douay tomba mortellement frappé d'un éclat d'obus, et ce fut le général Pellé qui prit le commandement en chef. Bientôt les Allemands pénétrèrent dans Wissembourg, malgré les héroïques efforts du 74e de ligne; il n'y avait plus qu'à battre en retraite, si on ne voulait pas être cerné par l'ennemi; le général Pellé, à la tête de cette poignée de vaillants soldats écrasés, mais non vaincus, prit aussitôt ses dispositions en conséquence, et se retira en bon ordre par la route de Soultz, ne laissant qu'un seul canon entre les mains des Prussiens, et 300 prisonniers environ.

L'ennemi avait chèrement payé sa facile victoire, et Guillaume lui-même l'appelle un sanglant avantage, dans la dépêche qu'il adressa, à cette occasion, à la reine Augusta. Mais le combat de Wissembourg n'en livrait pas moins à l'ennemi l'entrée de l'Alsace et les routes de Strasbourg et de Metz. « La *campagne du Rhin*, dit M. Jules Claretie, devenait brusquement la *campagne de France*, et cette guerre de 1870 prenait soudain un nom sinistre, terrible déjà, connu par tant de maux, déjà amené par un Bonaparte : l'*invasion!* »

Les désastres allaient se succéder pour nous. Le surlendemain 6 août, notre armée subissait une double défaite : Mac-Mahon était vaincu à Reischshoffen, et Frossard à Forbach (V. REISCHSHOFFEN et FORBACH); déplorables conséquences de l'incapacité du commandant en chef, qui exposait nos corps d'armée, isolés les uns des autres, aux coups de la masse compacte et formidable des ennemis; résultats plus tristes encore de la basse jalousie de quelques-uns de nos généraux, qui voyaient avec un secret plaisir la débâcle d'un général bien en cour, lorsqu'il leur eût été possible peut-être de l'empêcher. « Qu'il gagne son bâton de maréchal tout seul, » disait Bazaine en parlant de Frossard, au retentissement du canon de Forbach.

Cette douloureuse journée du 6 août devait être étrangement signalée à Paris. Tandis que la capitale attendait, toute frémissante, des nouvelles du théâtre de la guerre, une nouvelle soudaine la remplissait d'enthousiasme : Mac-Mahon avait écrasé l'armée du prince royal, qui restait prisonnier avec 25,000 Prussiens, et nous étions maîtres de Landau. Les plus confiants hésitaient encore à croire; et cependant comment douter? La dépêche avait été, disait-on, lue et affichée à la Bourse. Pendant quelques heures, Paris fut en proie à un véritable délire. Mais on ne tarda pas à apprendre qu'on n'avait reçu aucune nouvelle, et l'enthousiasme fit place à la fureur. La patriotique population parisienne avait été victime d'une infâme mystification, derrière laquelle se cachait évidemment quelque spéculation financière. Pour apaiser la foule justement irritée, et qui ne parlait de rien moins que de démolir la Bourse, le préfet de police Piétri et le ministère apprirent au public que le coupable était *arrêté*. Ce coupable, qui escomptait les malheurs de la patrie, on ne l'a jamais connu, et cela fit naître d'étranges soupçons....

Bientôt d'autres dépêches, vraies cette fois dans leur laconisme ambigu, portaient au comble l'anxiété publique :

« On n'a pas encore de nouvelles du maréchal Mac-Mahon. »

« Sur la Sarre, le corps du général Frossard a été seulement engagé, et le résultat est encore incertain. On a bon espoir. »

« Le corps du général Frossard est en retraite. Pas d'autres détails. »

« Le maréchal de Mac-Mahon a perdu une bataille. Sur la Sarre, le général Frossard a été obligé de se retirer. La retraite s'opère en bon ordre.

» Tout peut encore se rétablir. »

Puis d'autres dépêches encore qui trahissent toute l'effarement d'un chef d'armée aux abois. L'impératrice, qui était à Saint-Cloud, se hâta d'accourir à Paris, et fit afficher la proclamation suivante, qui forme un digne pendant au baptême du feu reçu par le prince impérial :

« Francais,

» Le début de la guerre ne nous est pas favorable, nos armées ont subi un échec.

» Soyons fermes dans ce revers, et hâtons-nous de le réparer.

» Qu'il n'y ait parmi nous qu'un seul parti : celui de la France; qu'un seul drapeau : celui de l'honneur national.

» Je viens au milieu de vous. Fidèle à ma mission et à mon devoir, vous me verrez la première au danger pour défendre le drapeau de la France.

» J'adjure tous les bons citoyens de maintenir l'ordre; le troubler serait conspirer avec nos ennemis.

» *L'Impératrice régente*,

» EUGÉNIE. »

Cette Espagnole, qu'on n'avait connue jusqu'alors que par ses excentricités d'un goût douteux, et qui voulait jouer à la Jeanne Darc dans ces terribles circonstances, souleva dans tout Paris un sentiment instinctif de défiance et de répulsion; tomber de Napoléon III à Eugénie, on ne se croyait pas encore descendu assez bas pour cela. Le ministère, lui aussi, fit afficher sa proclamation; il sentit l'impérieuse nécessité de rompre avec le système de mutisme et de mensonge où s'était incarné l'Empire, et de donner une douloureuse satisfaction aux impatiences de l'opinion publique. Il dit une fois la vérité; mais deux jours après, le 9 août, il tombait aux applaudissements de toute la France. Nous ne retracerons pas ici les événements intérieurs qui suivirent; on en trouvera le récit aux articles : PARIS (siége de) et SEPTEMBRE (révolution du 4).

Après la défaite de Mac-Mahon et de Frossard, qui livrait l'Alsace tout entière aux Prussiens, moins quelques places fortes qui allaient succomber successivement, l'empereur avait eu un instant la pensée d'abandonner également la Lorraine. Mais, comprenant l'effet désastreux que ce mouvement pouvait exercer sur l'opinion, il ordonna la retraite sous les murs de Metz, où toutes nos troupes se trouvèrent concentrés le 11 août, moins les corps de Mac-Mahon et du général de Failly, qui s'étaient rabattus sur Châlons, livrant ainsi à l'ennemi la ligne défensive des Vosges, où l'on eût pu l'arrêter longtemps. Mais déjà le vertige s'était emparé de tout notre état-major. Le prince royal de Prusse, lui, ne perdait pas son sang-froid et ne s'enivrait pas de ses succès. Le 10 août, la division badoise et la division wurtembergeoise, détachées de son armée, arrivaient devant Strasbourg et en commençaient le siége. (V. STRASBOURG.) D'un autre côté, les armées du prince Frédéric-Charles et de Steinmetz avaient opéré leur jonction à Sarrebruck et commençaient à déborder largement sur notre territoire. Bientôt les troupes allemandes eurent occupé tout le pays situé au nord-est, à l'est et au sud de Metz. Le plan de l'ennemi, facile à deviner, était de couper la retraite à l'armée française pour l'empêcher d'aller couvrir Paris, et de la bloquer sous Metz, s'il était possible. En effet, la retraite sur Châlons avait été décidée en conseil de guerre, et le mouvement commençait lorsque le général Steinmetz accourut pour le contrarier; ce fut la bataille de Borny (14 août). Le 16 eut lieu la bataille de Gravelotte, qui fut une victoire pour nos soldats. (V. GRAVELOTTE.) L'empereur avait quitté l'armée, dont il laissait le commandement en chef au maréchal Bazaine, pour se retirer au camp de Châlons, où il arriva le 17. Nous ne raconterons pas ici la suite des événements qui se déroulèrent sous Metz, jusqu'à cette capitulation qui restera l'éternelle honte de Bazaine; on trouvera ces douloureux détails à l'article METZ (siége de). Le 23 août, le comte de Palikao télégraphiait la dépêche suivante à Mac-Mahon :

« Au nom du conseil des ministres et du conseil privé, je vous demande de porter secours à Bazaine, en profitant des trente heures d'avance que vous avez sur le prince royal de Prusse. Je fais porter corps Vinoy sur Reims. »

Mac-Mahon, avec les débris de son corps et l'armée qui venait d'être organisée à Châlons, allait donc commencer le mouvement fatal qui devait le conduire au gouffre de Sedan. Mais il fallait, dans l'intérêt de la dynastie, éloigner autant que possible de Paris le théâtre de la guerre. Voici comment un écrivain allemand très-compétent, M. J. de Wickede, apprécie, dans ses réflexions sur la campagne, la marche prescrite à Mac-Mahon par le ministre : « Si Mac-Mahon ne voulait pas ou ne devait pas se réunir à l'armée de Bazaine (ce qui, après les défaites de Wissembourg, de Wœrth et de Spickeren, aurait été le meilleur plan), pourquoi du moins n'est-il pas resté à Châlons pour défendre le passage de la Marne et offrir sur ce terrain une bataille aux armées des deux princes royaux de Saxe et de Prusse? Il pouvait y concentrer encore 200,000 hommes de bonnes troupes dans les journées du 24 au 30 août. Cette armée, dans des positions favorables le long de la Marne, aurait été un adversaire très-dangereux pour les troupes allemandes, et pouvait empêcher la continuation de leur marche sur Paris. Si les Français étaient battus, il leur restait une ligne de retraite sûre jusque derrière les forts de Paris; si les Allemands étaient battus, la situation devenait presque désespérée pour eux. »

Ces réflexions judicieuses, les esprits les moins clairvoyants les faisaient à Paris; personne ne s'expliquait cette marche vers les Ardennes. Mac-Mahon avait avec lui 120,000 hommes, 400 canons, 70 mitrailleuses et . . . l'empereur, héros sinistre qui courait au-devant de sa perte en y entraînant le pays. V. SEDAN (bataille de).

Après la journée de Sedan, l'ennemi put croire un instant que la campagne était terminée; car c'en était fait de la gloire militaire de la France. Nous pûmes même nourrir un instant cette illusion, puisque Guillaume avait solennellement déclaré qu'il ne faisait pas la guerre à la France, mais à Napoléon. Mais le roi de Prusse allait prouver une fois de plus que le respect de sa parole est ce qui gêne le moins ces hommes au nom desquels on rend la justice. La guerre devait continuer, bien que la France fût sans armée. Il se trouva des cœurs généreux et dévoués, qui ne désespérèrent point du salut de la patrie, et qui, s'ils ne réussirent point dans cette lutte impossible, sauvèrent du moins l'honneur national.

Rien n'arrêtait plus les armées allemandes jusqu'à Paris, dont l'investissement fut complet le 19 septembre. Les Prussiens prirent aussitôt leurs dispositions pour empêcher la formation de nouvelles armées sur la Loire. Ils pouvaient d'autant mieux se flatter d'y réussir, que le matériel de guerre nous faisait complétement défaut. Dans toute la France, il n'y avait que *six* canons prêts à entrer en ligne; quant aux autres, les attelages, le personnel et même les affûts faisaient défaut. Pas de cadres; on dut former le noyau de nos armées nouvelles au moyen des dépôts et des troupes rappelées d'Afrique, et l'on organisa des régiments sur les divers points du territoire, pour les acheminer ensuite vers la Loire, où ils atteignirent bientôt le chiffre de 30,000 hommes, sous le commandement du général de La Motte-Rouge. Ils gardaient la position d'Orléans, en attendant qu'ils pussent marcher au secours de Paris. Dans les Vosges, le général Cambriels, avec un faible corps d'armée, gardait les défilés de ces montagnes. Le 16 septembre, une délégation du gouvernement, composée de MM. Crémieux, Glais-Bizoin et Fourichon, était allée s'installer à Tours; mais l'amiral Fourichon ne tarda pas à résigner son portefeuille de ministre de la guerre, qui resta vacant jusqu'à l'arrivée de M. Gambetta (9 octobre), parti en ballon avec des pouvoirs extraordinaires. Il prit en main les deux ministères de la guerre et de l'intérieur, et suffit à cette double tâche par une activité que décuplait son patriotisme. Il fallut réorganiser ou créer tous les services en face même de l'ennemi, et ceux-là seuls qui connaissent les rouages administratifs pourront se rendre compte des effroyables difficultés qu'il fallait surmonter dans un tel cataclysme. Là, comme à l'armée de l'Est, il n'y avait pas de cartes, et ce ne fut qu'à des prodiges d'industrie et de patience accomplis par un officier d'infanterie de marine, M. Jusselain, qu'on dut les quinze mille cartes distribuées aux états-majors pendant les quatre mois de la campagne. M. de Freycinet, dans son excellent ouvrage : la *Guerre en province*, nous fournit à cet égard les détails les plus intéressants.

Cependant l'ennemi, visiblement inquiété par la formation de l'armée de la Loire, commençait à envahir cette partie de la France. Le premier corps bavarois, commandé par le baron von der Tann, rencontra nos troupes le 10 octobre à Artenay et les contraignit à se replier, après une lutte assez vive dans laquelle nous perdîmes 3 canons et 1,000 prisonniers. Il fallut battre en retraite en Sologne. Toutefois le général d'Aurelle de Paladines, qui venait de remplacer La Motte-Rouge, arrêta la poursuite de l'ennemi au village de Salbris, dont il avait fait une forte position. En quelques jours il réorganisa sa petite armée, qui formait le 15e corps, et ne tarda pas à se trouver à la tête de 60,000 hommes. En même temps, la délégation de Tours décidait la formation immédiate d'autres corps, qui n'allaient pas tarder à entrer en ligne, complétement équipés et armés. On commence à rendre plus de justice aujourd'hui aux efforts surhumains déployés par la délégation, qui peut du moins dire comme le guerrier antique : *Si Pergama dextra....*

Le 16e corps, fort déjà de 35,000 hommes, sous les ordres du général Pourcet, occupa solidement la forêt de Marchenoir, en avant de Blois, appuyé d'un côté par le corps de volontaires du colonel Lipowski, et de l'autre par celui du colonel Cathelineau. La position de Tours était garantie pour le moment. Au camp de Salbris, le général d'Aurelle ramena l'ordre et la discipline dans l'armée, avec une énergie de volonté qui ne recula pas devant les exemples. « Ce que je vous demande, disait-il à ses soldats dans un ordre du jour du 19 octobre, c'est, avant tout, de la discipline et de la fermeté. Je suis parfaitement décidé à faire fusiller tout soldat qui hésitera devant l'ennemi. Quant à moi, si je recule, fusillez-moi. »

Une fois ces précautions prises et le premier danger passé, la délégation élabora un plan pour prendre l'offensive. Deux combinaisons se présentaient : se jeter dans l'Est pour couper les communications de l'ennemi, ou marcher directement sur Paris pour le débloquer. Les avantages de la première étaient évidents; on inquiétait l'ennemi, on empêchait l'arrivée de ses renforts et de ses munitions; peut-être même parvenait-on à arracher Bazaine aux étreintes du prince Frédéric-Charles. Mais pouvait-on, d'un autre côté, se lancer dans une pareille entreprise lorsque de vagues rumeurs présageaient déjà la capitulation de Metz? D'autre part, si l'on réussissait à débloquer la capitale, l'effet moral de ce succès serait immense. Une troisième combinaison était le fameux plan du général Trochu, suivant lequel il aurait fallu porter nos troupes dans la direction de Rouen, leur faire traverser la Seine et les ramener par la rive droite sous les murs de Paris. L'exécution de ce plan fut jugée, sinon impossible, du moins très-dangereuse. De plus, si l'on voulait marcher sur Paris, il fallait se hâter, car la grande ville ne pouvait prolonger sa résistance que dans la limite de ses approvisionnements, et l'on ne croyait pas alors que cette limite pût dépasser le 15 décembre. Enfin, une dépêche de M. Jules Favre, reçue par ballon le 21 octobre, annonçait que, vers le 6 novembre, le général Trochu, comptant sur la marche en avant de l'armée de la Loire pour lui donner la main, « serait en mesure de passer sur le corps de l'ennemi. »

A la suite de deux conférences tenues entre les généraux d'Aurelle, Martin des Pallières, Pourcet, Borel et les membres de la délégation, les 24 et 26 octobre, il fut décidé que le mouvement commencerait le lendemain. Le 28 au soir, le général d'Aurelle télégraphia à Tours que l'expédition n'aurait pas lieu; il alléguait le mauvais temps, les chemins difficiles, l'équipement défectueux de la garde mobile. La vérité est que M. Thiers avait traversé ce jour même l'armée de la Loire, et qu'aussitôt après son passage le bruit de la reddition de Metz s'était répandu. En effet, le général Tripart, commandant les avant-postes, se rendit à neuf heures du soir au quartier général pour y porter la terrible nouvelle. Le 30, dans sa patriotique indignation, M. Gambetta, devançant les arrêts de l'histoire, lançait cette proclamation :

« Français,

» Elevez vos âmes et vos résolutions à la hauteur des effroyables périls qui fondent sur la patrie.

» Il dépend encore de vous de lasser la mauvaise fortune et de montrer à l'univers ce qu'est un grand peuple qui ne veut pas périr, et dont le courage s'exalte au sein même des catastrophes.

» Metz a capitulé.

» Un général sur qui la France comptait, même après le Mexique, vient d'enlever à la patrie en danger plus de 100,000 de ses défenseurs.

» Le maréchal Bazaine a trahi.

» Il s'est fait l'agent de l'homme de Sedan, le complice de l'envahisseur, et, au mépris de l'armée dont il avait la garde, il a livré, sans même essayer un suprême effort, 120,000 combattants, 20,000 blessés, ses fusils, ses canons, ses drapeaux et la plus forte citadelle de la France, Metz, vierge, jusqu'à lui, des souillures de l'étranger.

» Un tel crime est au-dessus même des châtiments de la justice.

» Et maintenant, Français, mesurez la profondeur de l'abîme où vous a précipités l'Empire. Vingt ans la France a subi ce pouvoir corrupteur qui tarissait en elle toutes les sources de la grandeur et de la vie. L'armée de la France, dépouillée de son caractère national, devenue sans le savoir un instrument de règne et de servitude, est engloutie, malgré l'héroïsme des soldats, par la trahison des chefs, dans les désastres de la patrie. En moins de deux mois, 225,000 hommes ont été livrés à l'ennemi; sinistre épilogue du coup de main militaire de décembre. »

Et le grand patriote terminait par un éloquent appel aux *derniers sacrifices*.

Ce fatal événement devait exercer la plus désastreuse influence sur l'issue de la guerre, car il permettait au prince Frédéric-Charles d'accourir sur la Loire avec ses 200,000 hommes et d'y écraser nos armées nouvelles. Aussi, comprenant la nécessité d'accélérer le mouvement sur Paris, l'armée se mit en marche le 7 novembre. Le 16e corps était commandé par le général Chanzy, qui venait de succéder au général Pourcet, relevé de ses fonctions pour cause de santé. Quelques engagements favorables à nos armes signalèrent la journée du 8, et tout faisait espérer le succès, lorsque le général d'Aurelle manifesta de nouvelles craintes basées sur les mêmes motifs que précédemment. Toutefois, sur les instances du ministre de la guerre, il reprit sa marche, et le lendemain, 9 octobre, eut lieu la bataille de Coulmiers, dont les brillants résultats contraignirent l'ennemi à évacuer Orléans et toutes les positions qu'il occupait autour de cette ville, laissant entre nos mains plus de 2,000 prisonniers, sans compter les blessés. Ce beau fait d'armes produisit une vive impression dans toute l'Europe et chez les Allemands eux-mêmes.

Jetons maintenant un coup d'œil d'un autre côté. L'armée du général Cambriels, qui occupait les Vosges au nombre de 55,000 hommes, avait été forcée de se replier sur Besançon et ne comptait plus que la moitié de son effectif, tandis que l'ennemi s'était accru des troupes du général Werder, dont la reddition de Strasbourg rendait libres les mouvements. L'est de la France était donc ouvert à l'invasion jusqu'à Lyon. M. Gambetta se rendit alors à Besançon et reconstitua rapidement l'armée de l'Est. Mais l'ennemi occupait Vesoul et Gray, et le 29 octobre il entrait à Dijon, après avoir éprouvé la plus vive résistance.

Pendant ce temps, l'armée du prince Frédéric-Charles arrivait sur la Loire par petits détachements, qui se concentraient sans rencontrer d'opposition de la part du général d'Aurelle; celui-ci mettait toujours en avant les mêmes prétextes, le mauvais temps, les chemins difficiles, etc., comme si les mêmes obstacles n'existaient pas pour l'ennemi. Et cependant l'armée allemande resserrait son cercle autour de nous, et le prince Frédéric-Charles manœuvrait pour pénétrer au centre du pays et rejeter vers le Midi les tronçons de notre armée. Bientôt la position importante du Mans se vit menacée. Néanmoins, des engagements heureux signalèrent les journées du 27 et du 28 novembre à Ladon, à Maizières, à Juranville et à Beaune-la-Rolande, et les colonnes du duc de Mecklembourg durent revenir sur leurs pas. On attendait cependant toujours la nouvelle de la grande sortie de Paris, annoncée par le général Trochu, pour opérer un mouvement en avant. Cette nouvelle arriva enfin le 30 novembre; mais il y avait six jours qu'elle était partie de Paris, car le ballon avait pris terre en Norvége. Ainsi le sort même, par une amère ironie, semblait se prononcer contre nous. Il n'en fut pas moins décidé que l'armée de la Loire se mettrait en marche sans retard, les 15e, 16e, 18e et 20e corps, ensemble 160,000 à 170,000 hommes, devant former l'armée expéditionnaire chargée d'aller donner la main au général Ducrot, que le général Trochu avait désigné comme le chef de la grande sortie préméditée. On verra, à l'article PARIS, quel en fut le résultat. En même temps, le général Faidherbe, qui commandait à Lille un corps assez considérable, recevait l'ordre de marcher sur Paris pour favoriser l'action commune du général Ducrot et de l'armée de la Loire. Les premières opérations furent heureuses, et le général Chanzy obtint des succès importants dans la journée du 1er décembre; mais les engagements suivants nous furent contraires et eurent pour résultat d'isoler le général Chanzy du général d'Aurelle, tandis que les 18e et 20e corps étaient déjà rejetés hors du cercle des opérations. Chanzy, qui réunissait le commandement des 16e et 17e corps, fut obligé de battre en retraite, ce qu'il fit d'ailleurs en très-bon ordre, et en imposant le respect à l'ennemi. Mais la triste conséquence de ces échecs n'en fut pas moins l'abandon d'Orléans, que l'ennemi occupa de nouveau le 4 décembre. Il fallut alors réorganiser le commandement, qui paraissait excéder les forces d'un seul chef. Dans la nouvelle combinaison, le général d'Aurelle fut écarté; les 16e et 17e corps restèrent sous les ordres du général Chanzy; les 18e et 20e corps furent placés sous ceux du général Bourbaki, et le général Martin des Pallières fut mis à la tête du 15e; puis les 15e, 18e et 20e corps formèrent la *première armée*, sous la direction du général Bourbaki, et les 16e, 17e et 21e corps composèrent la *deuxième armée*, commandée par le général Chanzy. Toutes ces troupes battaient en retraite dans diverses directions.

Chaque jour le général Chanzy se signalait par sa ténacité et la fécondité de ses ressources; mais on n'en comprenait pas moins à Tours la nécessité de transférer les services à Bordeaux, opération qui s'accomplit au moment même où Chanzy obtenait un nouveau succès contre les troupes du prince Frédéric-Charles, à Josnes, le 10 décembre. Et cependant, devant les renforts qui arrivaient sans cesse à l'ennemi, stupéfié d'une si vive résistance, il était obligé constamment de se replier. Il finit même par lasser l'opiniâtre poursuite de Frédéric-Charles, qui craignit de s'aventurer trop loin de sa base d'opérations devant un adversaire aussi résolu. Chanzy établit ensuite son quartier général au Mans, où il s'occupa activement de reconstituer son armée, qui compta bientôt 130,000 hommes et 350 pièces de canon. L'armée de Frédéric-Charles reçut alors des renforts très-considérables, que l'inconcevable inertie du général Trochu permit de tirer de l'armée qui assiégeait Paris. Bientôt le prince Frédéric-Charles compta 180,000 hommes de troupes aguerries, et il résolut de s'emparer du Mans. Le 10 janvier, il attaqua la ville et livra cette bataille du Mans à la suite de laquelle, malgré des prodiges de valeur, Chanzy dut battre en retraite sur Laval. Dès lors, ce général ne joue plus qu'un rôle effacé dans cette terrible campagne.

Jetons maintenant un coup d'œil rapide sur les opérations des armées du Nord. Dès la fin de septembre, les Prussiens se montraient aux environs d'Amiens et de Rouen. Le 28 octobre, un détachement ennemi fut vivement repoussé; mais le mois de novembre vit les forces allemandes reparaître en nombre considérable, et il s'ensuivit une série d'engagements marqués de vicissitudes diverses. Généralement, les troupes françaises montraient de la solidité pendant quelques heures; puis, s'il arrivait des renforts aux Allemands, les mobiles se débandaient et entraînaient les troupes de ligne. C'est ce qui se produisit notamment à l'affaire qui eut lieu entre Villers-Bretonneux et Saleux, le 27 novembre, engagement à la suite duquel les Prussiens entrèrent à Amiens. Bientôt le corps qui venait de remporter l'avantage se montrait aux portes de Rouen, où rien n'avait été disposé pour la défense. Il comptait 25,000 hommes, 50 pièces d'artillerie et était commandé par le général Manteuffel en personne. A la suite de l'affaire de Buchy (4 décembre), où les mobiles lâchèrent encore pied, Rouen dut ouvrir ses portes aux Prussiens, qui se trouvèrent par là maîtres de toute la basse Normandie.

Plus au nord, Bourbaki exerçait le commandement supérieur des troupes réunies dans ces départements. Appelé, le 19 novembre, au commandement du 18e corps de l'armée de la Loire, il fut remplacé par le général Faidherbe, qui déploya de rares talents militaires et administratifs. Il eut bientôt organisé les 22e et 23e corps, formant un effectif de 50,000 hommes, avec lesquels il allait relever l'honneur de nos armes. Le premier combat important fut celui de Pont-Noyelles, dans lequel il repoussa victorieusement toutes les attaques de l'ennemi. Néanmoins, il jugea prudent de se retirer derrière la Scarpe; mais, huit jours après, le 1er janvier, il reprenait vigoureusement l'offensive, malgré un froid excessif. Le lendemain 2 et le surlendemain 3 janvier, il remportait la victoire de Bapaume, une des plus brillantes qui aient marqué la campagne de 1870-71. Le 19, il livra la bataille de Saint-Quentin, dans laquelle l'armée du Nord eut sur les bras toute la première armée prussienne. Elle résista énergiquement toute la journée; mais l'ennemi recevant continuellement des renforts qui arrivaient en wagons jusque près du champ de bataille, le général Faidherbe dut céder le terrain et opérer sa retraite en très-bon ordre. Le repos était devenu nécessaire à cette jeune et vaillante armée, après une des plus rudes campagnes dont parlent les annales de la guerre, puisque le thermomètre était descendu plus d'une fois au-dessous de 20°. Le général Faidherbe crut donc devoir cantonner ses troupes dans les places fortes. C'est là que l'armistice les trouvera dans quelques jours.

Dans l'Est, nos opérations ne furent pas non plus sans gloire; mais un concours de circonstances fatales, joint à la mauvaise foi de nos ennemis, devait les couronner par un désastre. L'objectif principal était la levée du siége de Belfort en rompant la base de ravitaillement de l'ennemi. L'exécution du plan fut confiée au général Bourbaki, dont l'énergie était connue, mais qui, malheureusement, commençait à douter et de lui-même et de l'issue de la campagne. Comme nous l'avons dit plus haut, il avait le commandement de la première armée de la Loire, destinée à agir dans l'Est, moins le 15e corps, qui devait rester pour couvrir les positions de Bourges et de Nevers. La première condition du succès était dans la rapidité des mouvements : il fallait surprendre l'ennemi. Or, il fut impossible d'atteindre ce résultat; l'encombrement des chemins de fer et le désordre dans les transports qui s'ensuivit entraînèrent les plus déplorables embarras. Toutefois, les opérations furent courageusement entreprises. Le 18e et le 20e corps, partis de Bourges le 20 décembre, n'arrivèrent à destination que dans les premiers jours de janvier; il en fut de même du 15e, qui fut dirigé jusque sur Clerval au lieu de s'arrêter à Besançon. L'armée de l'Est se composait en définitive des trois corps que nous venons